

Troudair

L'ARTISTE DESESPERE DEVANT LA GRANDEUR DES RUINES ANTIQUES

Périphérique Nord. 5H35.

L'exécution d'une rotation prolongée rend certains enfants saouls, certains animaux fous.

La luminosité excessive des phares aveugle mon père, mollement figé au volant de son véhicule.

La buée sur la vitre, les gouttes d'eau sur le rétroviseur, des centaines de prismes réfléchissants une image trouble, panorama fébrile, les tableaux impressionnistes auxquels tout ça ne peut pas lui faire penser. Il ne les a jamais vus, ces tableaux. Le pont japonais auquel je pense moi. Monet collé à la UHU sur la couverture de l'agenda de la fille.

La chaussée est glissante, les pneus pas encore assez lisses pour être dangereux.

Dans quel sens est-ce qu'il tourne ? Porte de Pantin. A la prochaine porte, on le saura.

Les voitures le frôlent. Un connard lui fait des appels de phare pour qu'il se dégage. Il attend un petit peu pour montrer de quoi il est capable, puis il se rabat. Le connard passe. Mon père se demande comment on peut être si pressé à cinq heures et demi du matin. Moi, je me dis qu'il y a cent mille raisons. On ne parle pas de moi. On laisse les cent mille raisons. Mon père, lui, pense qu'il n'y en a aucune. Il n'y pense même plus, et Monet reste collé sur le rétroviseur. Monet qui ferait du cinéma. De la télé plutôt.

Aujourd'hui, c'est lundi. Mon père va travailler. Lui dirait qu'il va au travail. Ce n'est pas tout à fait pareil, lundi ou pas.

Des murs de béton de trois à cinq mètres de haut bordent le boulevard. Des murs de bétons comme des gradins du haut desquels des milliers de parasites le regardent et attendent qu'une erreur de pilotage l'envoie dans le décor. Il ne faut pas s'imaginer que les parasites (bugs) ont des occupations beaucoup plus intéressantes que les nôtres. En règle générale, leurs hobbies (passe-temps) sont bien aussi chiants et stupides, et le cas est d'autant plus vrai pour ce qui est des parasites du Périphérique. Organisés en meutes grasses, ils se postent aux endroits les plus sensibles du parcours circulaire et ne font qu'attendre que quelque chose se passe, gobant au passage les parasites plus petits qui viennent traîner trop près de leurs gueules.

Et c'est tout. Ca n'est pas foncièrement excitant, mais la vie d'un parasite se résume à ça.

Pauvre parasite, me direz-vous. Mais qu'est-ce qu'un organisme aussi insignifiant pourrait attendre de plus de toute façon ? Parce qu'il faut dire aussi qu'à l'échelle d'un parasite, un fatras de tôles, de feu et de sang fonçant à 120 km/h, c'est déjà pas mal impressionnant. Un sacré beau spectacle, même. Rien à voir avec les trois clowns et les deux lamas qu'on montre en général aux enfants humains, sans compter que ça leur coûte rien, aux parasites. Ni quarante balles, ni leur autoradio, ni rien. Juste un peu de chance. Mais comme tout le monde le sait, les parasites ont de la chance. Y'a de la veine que pour la crapule (la vermine). C'est ce qu'on dit, je crois.

En fait, tout bien réfléchi, la vie d'une bactérie sera bientôt plus trépidante que celle d'un humain. Mais je pense aussi qu'on ne doit pas pour autant en tirer de conclusions. Pas pour l'instant. Des réflexions de ce type auront bien le temps d'arriver jusqu'à l'Assemblée Nationale. Et ce sera alors le problème de tout le monde, et chacun ira de sa propre interprétation. Mais pour l'instant, laissons filer ces pensées. On ne parle pas de parasites. On parle de mon père. Et on parle peinture.

*

**

Porte des Lilas.

Le flash du radar claque au passage des voitures. Mon père lève le pied. En dessous de 80 km/h, il ne se fera pas avoir. Une autre technique consiste à se coller au cul de la voiture de devant pour qu'elle apparaisse aussi sur la photo. Quand on est deux sur la photo, on peut la contester, c'est la loi. Si seulement ça pouvait être vrai tout le temps. Il y a une ou deux photos que j'aurais bien aimé contester.

*

**

Les petits filaments incrustés dans le pare-brise arrière dessinent des traits horizontaux sur la buée et mon père semble songeur sans que ces deux événements aient bien sûr aucun rapport entre eux.

Mon père semble songeur, mais peut-être qu'il ne l'est pas du tout. Ce pourrait en fait n'être juste que mon souhait.

On voit ce qu'on veut sur le visage des gens. On y voit des tas de choses mais en générale rien qui ne soit vraiment révélateur d'aucun détail de la personnalité de l'individu ainsi scruté.

Observer les gens nous en apprend plus sur nous-mêmes que sur n'importe qui d'autre.

On regarde l'œil du juge et l'on se souvient de ses pêchers. C'est une belle formule. Ce doit être proche de la vérité. C'est ce qu'on dit en tout cas.

Moi, je me souviens effectivement de mes pêchers mais ce n'est pas de ça qu'on parle. Car pendant tout ce temps, mon père songe, je m'imagine du moins qu'il songe. Qu'est-ce qu'il pourrait faire d'autre ? Quoi d'autre

que songer à la route et aux voitures qui le doublent ? La pierre et la tôle. Ferraille et poussière. Un univers volatile, grouillante manifestation du chaos de l'univers. Monotone ? Non. Ou alors la vie est monotone. Trois petits points à cet endroit. Encore une question que nous ne sommes pas en droit de nous poser, une de ces grandes questions réservées au Conseil des Sages. Ne pas penser. Ne pas juger. Se faire juger. Se faire réfléchir dans les regards. Observer les réactions. Observer les faits. En témoigner. Platement. Petitement. Modestement. Et laisser le reste aux autorités compétentes, Sages et Mentors, Présidents et Uniformisés, Médailles et Trophées. C'est le prix à payer pour notre liberté. Ne pas réagir. Seulement agir et se faire observer. Vous pouvez tout faire. Vous pouvez tout dire. Mais Bon Dieu, Grand et Bon Dieu, ne jugez pas ! Ou c'est la foudre et l'uniforme qui vous attend. Le Tapis Lisse par-dessus la Moquette.

Alors observons. Et ma profession de foi à moi, c'est d'observer mon père. Regarder derrière en fait. Reliquer la pièce sombre dans laquelle j'ai été façonné et d'où on m'a éjecté. Et si rien ne ressort de tout ça, alors regarder ce qu'il regarde. Jugeons ensemble, je lui dirai, en secret. Jugeons le monde entier, foutons-le à nos pieds, nos quatre pieds de père et de fils, nos quatre pieds identiques plantés dans le même sol, pourrissant dans la même terre. Il devra forcément sortir quelque chose de cette expérience, pousser une plante dopée par l'engrais de nos chairs moisies. Même si ce n'est pas nous. Même si nous donnons naissance tous les deux à autre chose. Pourquoi ne pas juger un peu pour essayer ? Personne ne nous entendra.

*

**

Le périphérique la nuit ne défile pas sous les roues. Il ne déploie pas comme un long tapis sombre ses kilomètres de bitume devant l'automobiliste hypnotisé. Le périphérique la nuit, c'est l'Espace. Pas le Plan, le Volume. Trois dimensions qui jettent leurs omégas dans toutes les directions à la fois et la voiture est au milieu. On croise des flaques de lumières orangées, tièdes, des flaques de matière granuleuse disposées irrégulièrement sur notre chemin. On croise d'autres vaisseaux, des navettes, des fusées, d'autres corps moins définissables, plus proches du météore que de l'astronef. Et à l'intérieur de ces objets, des hommes, des femmes, des enfants plus rarement, tous passagers, tous en orbite, tous suivant sans broncher la trajectoire immuable que leurs volontés assoupies ont eu la présence d'insuffler à leur monture astrale. Où vont-ils si vite se demandait mon père ? Où vont-ils si vite à une heure pareille ? Nulle part, peut-être. Ils ne font que tourner. Voilà ce qu'ils font. Ils tournent en attendant que les forces primaires cessent d'agir, que les + et les - s'annulent et que le Big Crunch remballé tout son barda. C'est ce qui doit se passer de toute façon. C'est bien ce qu'on dit ? Une grosse purée, puis une petite purée, puis un petit pois en purée, puis plus rien. Et quand il y a encore un petit pois, on peut bien tourner autour, mais une fois que tout a disparu, autour de quoi vous voulez tourner ? Tourner sur soi-même ? Y'a même plus de soi-même ! Y'a plus rien, je vous dis ! Alors vous voyez que c'est bien ça qu'ils attendent, tous ces types. Ils attendent qu'il n'y ait plus rien autour de quoi tourner. Périphérique, petits pois, gros cons pressés, orbites et climatisation, que tout ça disparaisse dans un bon gros silence discret, et qu'on ne s'emmerde plus à avoir à tourner autour de quoi que ce soit. Etre immobile une fois pour toute. La Mort ? Si j'avais voulu dire ça, je l'aurais fait...

*

**

Porte de Bagnolet.

Il y a un peu plus de voitures sur la route. De camions aussi. Ce genre de petits camions couverts de tags qu'on imagine remplis de fruits, de légumes, de poulets morts et d'immigrés clandestins. Ce même genre de petits camions de maraîchers qui sont les seuls à avoir le droit de se garer dans les rues qui bordent les places du marché.

Mon père a son avis sur ces camions. Il les trouve sales. Je le sais parce qu'il me l'a dit un jour. En fait, il ne va jamais au marché à cause de ça. Uniquement parce que la nourriture qu'il pourrait y acheter aura traîné à l'arrière de ces tas de merde et de poussière pendant des kilomètres, malmenée au gré des sursauts de lucidité d'un chauffeur endormi et puant la sueur, la terre et le tabac froid. Et surtout, n'allez pas lui parler de nourriture naturelle, d'aliments sains et de conviction végétalienne.

- Si c'est pour bouffer les poils du marchand en même temps que la tomate qu'il a cueillie, je préfère autant m'enfiler du cellophane pour le restant de mes jours !

C'est ce qu'il vous dira.

En fait, je crois que c'est tout simplement parce qu'il n'aime pas se lever le dimanche matin. Alors il a trouvé cette excuse. Elle en vaut bien une autre. Et puis, après tout, n'est-ce pas à ce genre d'activité que nous passons le plus clair de nos vies ? Fournir des excuses, transformer ces excuses en préceptes, ces préceptes en doctrine et finalement dormir bien au chaud pendant de longues et grasses matinées, rassuré de n'être pas inutile mais de

s'intégrer parfaitement dans l'édifice bétonné de notre «manière de vivre ». Peu importe qu'il y ait autant de manières de vivre que d'êtres humains ici-bas. Pour chacun d'entre eux, il ne suffit souvent que de ces quelques lois toutes personnelles appliquées rigoureusement pour que le bonheur, ou du moins ce que j'appellerai la survivance aimable, puisse trouver son chemin dans le dédale de dénégations qui nous constitue.

Pour ce qui est de mon père, c'est la vocifération régulière et passionnée contre les maraîchers (et bien d'autres corps de métier d'ailleurs) qui lui donne paradoxalement ce ton adorable et cette compassion toute chrétienne lorsqu'il se retrouve seul avec moi et mes malheurs parodiques. Pour un autre, ce sera le fait de prendre son café avec trois sucres, pour un troisième, rien ne sera plus fondateur de jouissance spirituelle que de se chausser une taille au-dessus de la taille de ses pieds, et pour un dernier, le mince fil de moral qui le retiendra au-dessus du gouffre insondable de son propre chaos mental ne pourra se matérialiser qu'en roulant à plus de 120 km/h sur le Périphérique à 5 heures et demi du matin.

Ce sont là quelques exemples de la seule grande simplicité de l'Homme, sa seule force et son impensable moyen de subsistance : sa foi.

*

**

Quand tout à l'heure, les traits de chaleur sur la buée faisaient penser à quelque persienne ne laissant passer que de minces bâillements de jour entre leurs intervalles horizontaux d'opacité, ils maintenant dévoilent tout l'horizon arrière seulement rayé de barreaux dégoulinants.

Mon père observe les visages des passagers des voitures qui le doublent.

Furtifs. Traits fuyants. Instantanés stroboscopés sous l'éclairage public. Yeux. Nez. Cheveux fondus dans l'ombre des habitacles. Et derrière ces composantes matérielles, des âmes. Ces électrons inconscients dont nous parlions tout à l'heure.

Il faut croire que quelque chose tracasse mon père. Ce n'est pas dans ses habitudes que d'étudier ses contemporains. Il est beaucoup trop vieux pour ça. Même moi qui suis son fils commence à me lasser de l'excédante répétition des profils psychologiques humains. Lui doit être bien au-delà de tout cela. Lui ne voit même plus Monet dans le rétroviseur, Turner dans l'ampoule des réverbères. Lui n'est plus avec nous. Sans qu'on puisse dire si c'est bien ou mal, lui est ailleurs.

Il écarquille un peu les yeux, remonte ses sourcils d'un demi-centimètre. Il prend l'air étonné de l'enfant qui vient de naître, né pourtant depuis un bon bout de temps. J'imagine que ce doit être un de ces rituels de travailleurs matinaux, un de ceux qui les tient éveillés en attendant que le café fasse son effet. De quoi pourrait-il être étonné de toute façon ? Peut-on encore à son âge être surpris par un visage, une idée ? Qu'on puisse s'émerveiller reste une chose probable, minuscule répit magique lové dans le mouvement pratique quotidien, mais de l'avis de tout un chacun, l'étonnement, le vrai étonnement qui fait écarquiller les yeux et remonter les sourcils, celui-ci nous quitte en même temps que les fréquences aiguës dans les timbres de nos voix, fréquences d'ailleurs associées la plupart du temps à ce sentiment réactif primaire, presque bêta, qui ne trouve d'excuse à sa manifestation que dans les draps tâchés de pisser de l'enfance. Et passé un certain âge, l'étonnement ne survient plus à un degré de pureté simplement originelle, mais seulement mouillé d'ironie, de fausse science, d'aveu dissimulé de génie omniscient. Ainsi on entendra dire à travers tout le pays des «tu m'étonnes ! » scandés comme machinalement, défis terrestres pathétiques lancés à la face des dieux qui se croyaient les seuls à ne plus être étonnés de rien. « Étonnez-moi » avait-on dit à Cocteau. Ne m'étonnez pas ce soir. Ne m'étonnez pas immédiatement car c'est bien sûr impossible, mais que cette phrase soit la base du travail de toute votre vie, si tant est qu'une vie suffise pour étonner un seul homme du vingtième siècle, pour lui faire avouer au grand jour, par un écarquillement des yeux et un bond des sourcils incontrôlés qu'il ne sait pas tout et que le monde autour de lui recèle encore des sources vivaces de nouveauté.

Mon père serait-il étonné ?

Les conducteurs sur la route sont les mêmes que tous les autres matins. Les voitures ont toujours quatre roues, le béton gris, le goudron noir. Autre chose nous échappe. Une variation infime que nous ne sommes pas en mesure de saisir pour n'avoir pas contemplé ce paysage trop de fois au point de ne plus rien y voir, qu'un gouffre blanc, qu'une toile vierge sur laquelle le moindre changement serait aussi visible qu'une flaque de sang dans une baignoire. Mon père a dû voir cette flaque, là dehors, ou ailleurs, à l'intérieur de lui-même. Une pensée étrangère a dû le parcourir. Mais c'est là le problème de l'observation brute d'un individu définitivement sorti de la prime enfance. On ne lit pas les pensées des gens. Leurs yeux ne sont pas des livres ouverts à la bonne page comme vous le diront bon nombre de demeurés post-romantiques, charlatans pour la plupart, vestiges tordus des temps classiques où les hommes étaient encore assez bêtes pour s'imaginer que les sentiments humains ont un retentissement fulgurant sur leur corps et leurs sens. Pour savoir réellement ce que pense mon père, il faudrait qu'il nous le dise, mais il ne nous le dira pas. Car personne ne parle tout seul pour renseigner le spectateur de ses convictions de l'instant, comme dans les mauvais soaps. Mon père ne parlera pas, et tout au mieux nous ne

pourrons saisir que deux ou trois reliefs supplémentaires juste au-dessus de ses sourcils. Rien de très convaincant. Pas plus qu'informatif.

L'âge nous ferme à la transparence.

L'âge nous rend aussi opaque que les pare-brise arrière à la froide saison.

Mais néanmoins, sous le marbre des apparences, j'ai tout de même l'ambition de penser que résident certains parfums délicats qui n'en finiront jamais d'embaumer. Ceux de lèvres baisées, ceux de bouquets de mains, ceux de nuques humides.

*

**

Athènes. L'année dernière.

On se prépare à tourner.

Ca s'appelle le Grand Tour de Grèce.

Sur le fascicule, je regarde la carte du pays au travers de mes lunettes de soleil. Un trait rouge indique notre itinéraire. Il part d'Athènes, descend vers le sud, pique à l'ouest et finit par remonter nord-est toute, la figure complète représentant un vague triangle méandreux que les tour-operators peuvent se permettre d'appeler «tour» grâce à l'unique raison que le point d'arrivée est le même que le point de départ. Mais au fond, on ne tourne autour de rien du tout, et même si cette zone à l'intérieur du triangle est bien intégrée au territoire grec, force est de constater qu'il y a tout autant de surface grecque à l'intérieur de cette géométrie arbitraire qu'à l'extérieur. On nous trompe donc de manière éhontée sur la vraie nature de ce «Grand Tour de Grèce» qui devrait finalement s'appeler le «Petit Tour d'une Zone Agricole Insipide Vaguement Triangulaire Comprise Entre Trois Autoroutes Grecques et Autant d'Hôtels Deux Etoiles». Evidemment, ce n'est pas le genre de formule qui attire le client et mieux vaut finalement mentir au touriste plutôt que de lui faire comprendre un peu cyniquement que ce n'est pas en deux semaines qu'on explore un pays imprégné de trois mille ans de philosophie et de génie artistique. La sûreté de l'Etat est en jeu à propos de ces sujets brûlants, et de l'avis de tous, il vaut bien mieux cacher ce genre de réalité que d'avoir à traiter les scènes d'hystérie, de dépressions sauvages et de suicides à l'arme blanche qui peuvent suivre l'annonce de ce genre de révélation. Il ne fait pas bon étonner les gens, pas plus que les mettre en face de leur ignorance, même légitime. La seule règle politique, d'ailleurs, la seule qui soit appliquée avec la même constance depuis toujours, toute tendance confondue, peut se résumer en ces mots : ne pas éblouir la santé mentale du peuple.

*

**

De l'urbaniste le plus perspicace au gamin de trois ans le plus débile, tous vous le diront : le chemin le plus court pour relier deux points, c'est la ligne droite.

Quand on a conscience de cette indiscutable réalité, on est en droit de se demander de quel cerveau spécial naquit l'idée de concevoir l'effroyable anneau circulaire connu sous le nom de boulevard périphérique, cocasse fioriture enrobant de son mystère la capitale de France et ajoutant aux trajets quotidiens de ses habitants une flopée de chiffres indéfinissables, multiplicateurs de π et d'autres valeurs matinales qui se seraient portées tout aussi bien sans la torture concentrique de ce traitement bétonneux.

Mais bien plus loin que sa construction, erreur probable tout ce qu'il a de plus humain, l'interrogation me tiraille surtout à l'endroit de ses utilisateurs. Qu'un esprit malade fasse construire cette énormité, passe encore, mais comment diable expliquer qu'autant d'automobilistes se vautrent à leur tour dans la même insondable méprise ?

Mon père vient peut-être d'effleurer cette aberration, et ce qu'on prenait tout à l'heure pour de l'étonnement relevait peut-être de la prise de conscience.

Le Cercle.

On ne peut reconnaître qu'un seul coup de génie au créateur du Périphérique, et ce génie c'est le fait même d'imaginer créer un périphérique, deux longs cercles au fond, presque parfaits, concentriques, tournant chacun dans un sens, chaque déplacement de l'un annihilant le mouvement de l'autre. L'immobile mobilité autour d'un centre, semblable au réseau sanguin et dont Paris représenterait le cœur soubresautillant, donnant aux fluides qui le traversent la force d'en faire une fois de plus le tour.

Cet homme n'avait rien d'un urbaniste, c'est certain. Cet homme devait être un quelconque shaman, un prêtre du cosmos, théoricien des vibrations humaines vouant son art à la recherche immorale d'une humanité plus humaine. En créant ce manège astral aussi bien qu'atomique, le but était clair même si la réussite finale posait encore question. Il s'agissait évidemment de mettre la capitale en rotation, la sortir à tout prix de son immobilité ancestrale, de calquer sa configuration sur celle de l'atome et des planètes, et peut-être, à force de symboles, finir par transformer les humains en quelque chose d'autre, quelque chose qui souffrirait moins, électron, lune, objet

en transe.

Mon père a dû sentir.

On ne pourra jamais en être vraiment sûrs, mais ces yeux. Ce n'était pas de l'étonnement. C'était les yeux d'une sensation. Une sensation puissante. Celle de se changer en électron. De rejoindre la quiétude des tournoyants. D'adopter finalement la nature servile et heureuse de l'objet en orbite autour du corps qui l'attire et le repousse à la fois.

Porte de Montreuil.

A coup sûr, mon père ne voit plus rien dans le rétroviseur.

*

**

Je regarde le paysage par la vitre teintée du bus. Il ne me semble pas qu'on tourne.

Ma mère et mon frère sont assis sur le siège juste devant. Moi, j'ai une place vide à ma droite.

Par la suite, pendant le voyage, successivement, un carnaval de vestiges viendront s'y asseoir : ça commencera par des vieux aux dents de porcelaine qui voudront tout savoir de ma vie, de mes occupations quotidiennes autant que de mes rêves les plus fous, ambulants gravats attendant peut-être que je remplisse leur mémoire vide avec mes propres souvenirs et opinions, et puis il y aura aussi des jeunes gens, imbéciles, idiots ou autres variations autour de cette même gamme, constamment retournés vers le siège arrière ou vers ceux de l'autre côté de l'allée, des jeunes cons comme je les appelle, déblatérant toute la sainte journée à leurs camarades ainsi positionnés des flots d'anecdotes insipides en une sorte de rituel primitif de présentation, ce qu'eux appellent «faire connaissance», une sorte de reniflage de culs version humaine.

Mon expérience en la matière m'a appris à toujours me refuser à ce sinistre jeu, et souvent, un «qu'est-ce que ça peut te foutre» bien senti lancé à mon premier et trop entreprenant interlocuteur me permet de me sortir sans trop d'encombre de ce guépier social et de pouvoir à nouveau et tranquillement me livrer à l'observation du paysage sans, dieu merci, avoir à étancher la soif de connaissance de ces petits branleurs qui se contenteront ensuite de m'ignorer autant qu'ils le pourront, sans pouvoir néanmoins s'empêcher de me jeter quelques regards noirs auxquels je répondrai la plupart du temps par un large sourire de compassion exagérée tout en espérant que ce petit manège m'offrira, à un moment donné, quelque satisfaction surgie au milieu d'un si désespérant périple.

Ma mère se retourne vers moi, souriante protectrice toujours là où on l'attend : j'aime beaucoup ma mère.

- Ca va ?
- C'est bon.
- C'est beau, dis donc !
- Oui. C'est beau.

Elle se retourne, visiblement satisfaite de ma réponse.

Si seulement je pouvais en être à ce stade d'intimité avec tous les autres passagers de ce bus, voire même avec tous les habitants de la Terre, la vie serait nettement plus calme.

Je remets mes lunettes teintée et tourne la tête vers la vitre, teintée elle aussi. Si avec ça, le soleil peut encore voir mes yeux, alors je ne sais plus quoi faire.

Peut-être une cagoule.

*

**

Quelques tunnels modifient la texture de l'image, brouillent le spectre de manière sensible et stroboscopisent le film en un ralenti artificiel proche d'un expressionnisme allemand revisité seventies, allemandes elles aussi. Il ne manquerait plus que Freddie Mercury en train de brailler par là-dessus, et le tableau serait parfait. Mais en fait de Queen, mon père a préféré faire doucement grésiller l'autoradio sur une fréquence aléatoire faisant souffler les transistors d'une manière trop convenue pour qu'elle apporte quoi que ce soit à la scène. Un son neutre, une vibration déphasée, s'annulant elle-même au fur et à mesure de son développement, un de ces silences à retardement chers aux trophées musicaux du monde entier, probablement récompensés pour avoir le génie de remplacer à merveille dans nos cortex le silence précédent qui nous accompagnait sans mot dire.

Mon père a maintenant abandonné sa moue songeuse.

Son regard s'est teinté d'émotion. Rien de larmoyant, mais disons que l'on peut désormais remarquer, en faisant coïncider nos codes de lecture faciales laborieusement acquis avec certains des signes qu'il a laissés traîner sur son visage se croyant seul, on peut donc remarquer qu'une certaine orientation, nettement plus concentrée celle-ci, creuse ses traits de manière explicite, orientation qu'on pourrait définir à la limite de l'obstination si quelques détails ne manquaient à l'appel pour nous rappeler qu'on ne juge pas l'affect d'un homme à la courbe de ses muscles.

D'un point de vue plus général, on peut noter que sans pour autant dévier de trajectoire, son corps tout entier semble s'être néanmoins braqué vers un cap extrêmement décisionnel. Jambes et bras ne le suivent pas et continuent tranquillement à appuyer sur des pédales et à passer des vitesses, mais tout le reste nous apparaît comme pris d'un élan particulièrement élémentaire, similaire dans son potentiel mécanique à des forces telles que la pesanteur ou la force électromagnétique.

Il est très enrichissant d'observer un homme mû par une telle énergie. Ce genre de combat vaut bien des leçons si on sait en discerner la trace symbolique, et comme il est de coutume pour le théâtre de ce genre combat de toujours laisser l'indice de son existence, on peut en conclure que la vraie source d'une éducation fondatrice réside dans l'observation du professeur plutôt que dans l'écoute attentive de ce qu'il dit. Ne nous a-t-on pas demandé, enfant, de regarder quand on nous parlait, regarder la douleur d'enseigner sur le visage de l'enseignant? Et la remontrance, ne s'accompagnait-elle pas d'une injonction formelle à baisser les yeux, à coup sûr afin de nous priver du spectacle de l'émotion incontrôlée surgie au détours d'un rictus ? Nous priver de l'éducation brute contenue dans ce regard, n'était-ce pas ça, la véritable punition, bien plus avilissante que toutes les lignes à copier ou les heures de retenue que la sentence finale allait ordonner ?

On ne peut pas lire l'émotion d'un homme dans ses traits. S'il ne veut pas qu'on la lise, on ne la lira pas. Mais l'important à savoir, c'est qu'il veut toujours.

Porte d'Italie, 650m.

Mon père quittera bientôt le périphérique.

*

**

Le Grand Tour de Grèce s'arrête tous les soirs sur le parking de poussière d'un hôtel typique, un peu à l'écart de la ville, peu importe la ville d'ailleurs, le tout étant d'en être un peu à l'écart pour permettre aux voyageurs citadins que nous sommes d'échapper au moins pour ce laps vacancier aux tumultes trop familiers des métropoles.

En descendant du bus, nous doutons tous de l'existence de quelconque habitation dans les environs, mais au lieu de nous inquiéter du sens véritable du « un peu à l'écart » de la brochure, nous préférons chacun investir nos chambres respectives et reposer nos corps éreintés par cet excès inimaginable d'inactivité.

Entre vieilles pierres suintantes d'Histoire et sanguinolents vestiges de gloires délavées, il est vrai que notre parcours aura été des plus diaboliquement neuroleptiques, mais malgré tout et comme animés d'un subit désir de se décontracter, tous mes compagnons de bus, mère et frère compris, sortent de leur tanière moins de cinq minutes après en avoir pris possession et se ruent nerveusement vers la piscine annoncée par le fascicule, répondant ainsi à une sorte d'obligation morale toute française qui consiste à absolument et complètement profiter de tout ce qu'ils ont payé, la simple disponibilité de la chose ne suffisant pas à l'accomplissement total de leur bonheur.

Je reste donc seul dans la pièce encore encombrée de valises ouvertes et de sacs éventrés, victimes textiles de la recherche précipitée des maillots de bain et des serviettes de plage, petit champ de bataille maroquinier.

J'ôte mes lunettes et m'approche de la porte-fenêtre coulissante. Elle coulisse en effet en grinçant une note de cor de chasse français. Peut-être qu'elle a été importée...

Dehors, une petite terrasse s'avance dans la chaleur de l'été méditerranéen.

Je jette un œil attentif à l'hôtel en essayant de faire abstraction de la symphonie de cris et de ploufs que les baigneurs exécutent sans trop y croire deux étages en contrebas, pièce classique archi-connue et terriblement désagréable à l'oreille quand elle est jouée avec si peu de cœur et de conviction.

Bien que sommairement étudiée, l'architecture a tout de même le mérite de dépayser un minimum le touriste étranger que je suis. Matériaux modernes, plans établis comme de troubles ersatz de modèles traditionnels, boiseries collées pour camoufler les coulures de béton dans les angles des murs, rideaux brodés, mobilier branlant mais tout grecquement rustique, peinture bleue, crépis blanc. Dépaycé n'est peut-être pas le mot exact. Je suis plutôt impressionné devant la rage pathétique avec laquelle une communauté s'acharne à reproduire les fruits d'une civilisation. Reproduire, ou représenter d'ailleurs, car nous ne sommes pas là dans le domaine de la construction, de la production au sens littéral du terme, mais toute cette débauche d'énergie semble plutôt s'apparenter à un magnifique effort de reconstitution artistique, comme si l'hôtel tout entier était une œuvre d'art démesurée, conçue sans le moindre effort de fidélité, mais au contraire dans l'optique d'en faire la traduction subjective d'une forme antique et irréprochable inscrite dans l'inconscient collectif du monde et du touriste lambda par la même occasion. Ce que je devais apprendre plus tard, c'était que la Grèce entière procédait de la même démarche, élaboration méthodique d'une titanesque façade de carton pâte cérébral, sorte de village à thème pour parc d'attraction grandeur nature élaboré pour flatter les préjugés de l'étranger décidé à ne pas être déçu par son voyage au pays du sirtaki et des vieux cailloux ancestraux.

Je fais coulisser la porte dans l'autre sens. La note a varié d'un demi-ton, visiblement plus heureuse de se fermer

que de s'ouvrir.

Je prends la résolution de ne pas la contrarier davantage à l'avenir et m'allonge sur le lit.

Le bruit ronflant de la climatisation vient recouvrir la seconde partie (adagio) du concert aquatique et je peux m'endormir paisiblement en pensant à l'affreux destin de cette porte-fenêtre française déracinée et gémissante, livrée en terre étrangère aux manipulations sordides de ses compatriotes, triste témoin de leurs gesticulations programmées dans la contrée même qui a vu naître l'expression du calme olympien.

*

**

Porte d'Orléans. Le visage décidé de mon père. Le changement dans ses yeux.

Ca fait maintenant cinq minutes qu'il aurait dû se ranger, sortir du périphérique et prendre l'autoroute en direction du sud.

On pense à une faute d'inattention mais on n'y pense pas longtemps, un peu parce que la voiture passe tout droit et à allure soutenue quand la possibilité de rattraper son erreur se présente porte d'Orléans, mais aussi beaucoup parce que le bougre ne donne pas du tout l'air de quelqu'un qui vient de se tromper, arborant plutôt sa mine des beaux jours, sa mine de promeneur dominical, sa mine de joyeux drille des réunions de famille, sirotant entre deux âneries sa flûte de champagne parée d'un cotillon. Un type endormi, un type chancelant fait une faute d'inattention. Mon père ouvre grands les yeux. Mon père malaxe son volant lentement, comme s'il faisait un massage au cuir sculpté, concentré, sa pensée nulle part ailleurs que dans ses mains et ses pieds qui dirigent l'engin, qui le dirigent lui aussi par la même occasion. On ne se trompe pas de chemin avec une telle application dans ses gestes. Dans ce genre de cas, le chemin est bordé de balises invisibles, posées là et rendues réelles par la seule force de la volonté. Dans ce genre de cas, l'erreur n'est pas possible, règne la méthode.

Les trois voies se réduisent, s'amincissent jusqu'à devenir deux.

Les panneaux lumineux et publicitaires irradiant la façade des immeubles donnant un nom à ces monuments silencieux et impersonnels, leur offrant une teinte, une raison d'être au-delà de la simple fonction de refuge, porte-drapeaux tenant bon dans la bataille urbaine, criblés des balles de l'observateur blasé mais qui ne peut s'empêcher d'assimiler le sens de leurs armes scintillantes, fierté de la pierre marquée du Dragon, de l'Epée ou du Lion, femme à poil en néons.

La voiture s'engage dans une série de virage un peu plus serrés que la courbe monotone qui guide habituellement les roues partout ailleurs sur le boulevard.

On aurait pu penser à la force centrifuge comme explication plausible à la trajectoire de mon père. A la force centrifuge ou à toute autre force capable de maintenir une voiture sur un circuit contre tous les efforts de son conducteur, voire même de les faire quitter la route, une sorte de pilote automatique naturel ou divin qui reprendrait ses droits sans prévenir et au hasard pour rappeler à l'homme que son propre destin ne lui appartient pas plus maintenant qu'au sortir du Jardin d'Eden. On aurait pu penser ça si cet événement s'était produit partout ailleurs sur la route, mais ici malheureusement, une série de virages tendus nous oblige à accepter l'idée inconcevable que rien n'est dû à la fortune, aux éléments ou aux constellations mais que tout est entreprise méditée, absurde pour l'observateur, unimaginable pour un fils tel que moi, mais néanmoins mûrie selon des mécanismes de décoction bien précis. Mon père sait ce qu'il fait. Il ne va plus à son travail. Il sait où il va. Mon père sait, et moi, je ne sais pas.

Pont de Sèvres. 5H50.

Le jour n'est pas près de se lever sur quoi que ce soit.

*

**

La nuit est tombée sur la campagne grecque.

Les cigales s'étaient mises à gémir leur plainte parasitée un peu avant mais un Walkman branché à fond sur des chansons populaires m'avait sauvé du désespoir latent contenu dans cette cantique insectoïde. On n'a pas idée de la tristesse des paroles que chantent les cigales et les grillons, milliers de minuscules Steve Reich en puissance, se saoulant de musique concrète à longueur de nuit pour effacer le malheur de n'être qu'une bestiole, variations de volume ou de tonalité n'indiquant qu'avec plus de précision la teneur de la misère qui les assaille, derviches tourneurs immobiles cherchant l'accession aux cercles supérieurs de conscience par l'abstraction lente et complète de leur corps puis de leur condition. Quand je pense qu'on associe souvent ce son à l'atmosphère des vacances et de la futile décontraction, j'aurais envie de sécher une par une les larmes de ces ridicules artistes incompris.

Les dalles du carrelage extérieur sont encore chaudes quand je marche vers la piscine, ma serviette de bain sous le bras, essayant de me faire le plus discret possible, pas dans le but de ne pas être remarqué, mais simplement

pour opposer ma démarche à celle, chaotique et furieuse, de mes compagnons de voyage courant en gueulant vers la flotte lisse avec la ferme intention de la déchirer, de la briser, d'en éclabousser tous les alentours de leur présence expansive.

Je traverse une haie de thuyas sans entendre le moindre clapotis et imagine la surface veloutée reposant dans son lit de faïence.

Je pousse la dernière branche et m'approche.

Je ne m'attendais pas à une vision exceptionnelle de beauté et ne suis donc pas déçu par le spectacle fade de ce bassin artificiel, banal autant qu'il peut l'être, nouvel appendice à l'immense ouvrage de fausseté dans lequel baigne le pays. Les carreaux sont bleus ciel et blancs ce qui n'est pas, bien sûr, sans rappeler les couleurs du drapeau national et qui nous laisse aussi supposer que les piscines françaises, calées sur le même temps, posséderont en plus des blancs et des bleus un certain nombre de carreaux rouges et que de la même manière, celles, chinoises, seront pour leur part totalement écarlates, striées peut-être de raies jaunes ne représentant probablement rien de plus que ce qu'elles suggèrent. Quoi de plus signifiant en effet pour un pays que le drapeau qui l'identifie formellement aux quatre coins du monde ? Quoi de plus reconnaissable pour l'étranger ? En brassant dans cette piscine, il ne fait aucun doute que tout français qui se respecte y aura vu l'essence même du dépaysement recherché lors de la signature de son chèque à l'ordre de l'agence de voyage. C'est donc ravi de ne pas partager cette illusion et à la fois maussade d'être la victime de nombreuses autres que je lâche ma serviette sur un transat en plastique et m'accroupis près de l'eau pour en caresser l'onctuosité, accessoirement en juger la température.

Lentement, à l'autre bout du bassin, une tête féminine, chevelue, ruisselante, émerge de la surface immobile, gracieux léviathan.

Je crois d'abord à une hallucination : aucun être humain autre que moi ne peut être aussi silencieux dans une piscine grecque. C'est ma première conclusion, mais la vision persiste, beaucoup trop longtemps pour que je puisse attribuer son existence à autre chose qu'à une série de photons tout ce qu'il y a de plus réels frappant ma rétine.

Je ne fais pas un geste. La tête ne s'est pas retournée. Elle ne m'a sûrement pas remarqué.

Je sors ma main qui trempait encore dans l'eau et retient les gouttes avant qu'elles ne brisent le silence de la scène et ne trahissent ma présence qui devient maintenant presque honteuse.

Je fixe les mains déposées à la lisière de l'eau. Position symétrique par rapport au corps lui conférant ce léger mais strictement nécessaire équilibre aquatique. Des mains de fille. Quoi de plus précis ? Des gouttelettes y tremblent péniblement, petites parcelles identiques du grand reflet mouvant dont elles sont issues. Fines, sages, ongles calmement teintés un brin plus rose que la peau à vif en-dessous. Des mains qui écrivent des mots doux avec des stylos de couleurs excentriques et fraîches. Peut-être plus maintenant. Et pourquoi pas ? Des mains qui ne touchent pas. Des mains qui se déposent. Des mains qui se laissent voir et replongent dans le flou craquant des abysses.

J'entends une longue inspiration. J'en suis presque absorbé avec les particules d'air. J'en voyage presque dans ses poumons. La tête se recouvre du plastique lumineux, s'assombrit par la même, se déplace par ondulations suivie par un corps aux contours troubles duquel des filaments de lueurs s'échappent sans logique.

Je me lève doucement. Je contemple la masse gris-rose qui glisse entre deux draps liquides d'une extrémité à l'autre du bassin, subtil comme un mammifère marin.

La tête ressort après quelques secondes et m'expulse hors de son corps dans un jet carbonique, me délivrant d'une cellule de cartilage, tout près de son cœur et à l'intérieur de laquelle je hurlais en me tapant contre les murs.

Je me racle la gorge. Deux yeux me fixent.

Je plonge.

*

**

Derrière ces remparts dort de pierre le Bois de Boulogne.

La crête œil-mi-clos de ses arbres se découpe sur la nouvelle clarté du ciel et nous jauge, oppressante, du haut de son mépris.

On en aurait honte, on en serait mal à l'aise de ce mépris si on était assez provincial pour ignorer la nature inférieure de ces arbres centenaires, eux nourris au foutre et à la pisse, eux gratteurs de culs des diverses prostitutions larmoyantes et haineuses que les proches abords d'une grande ville déploient. Car rien n'est plus abjecte qu'un parc de la même façon qu'on dira que la jeune fille maquillée à la hâte dans les chiottes de son night-club préféré ne fait que s'éloigner de la classe mannequine ou encore qu'une imitation n'est plausible que lorsqu'elle se contente et assume son statut d'imitation sans chercher à créer la candeur originelle d'une forme nouvelle d'esthétique.

Ainsi pose-t-on le problème de la reproduction, à proximité d'un parc qu'on appelle bois, et alors que mon père entre pour sa part et selon mon interprétation toute personnelle dans une phase des plus créatrices de toute sa vie pour, du moins, ce qui m'a été donné d'en voir. Mais rejetons mes propres pensées comme il a été dit et gardons à l'esprit que seul compte mon témoignage virginal exempt des élucubrations de fils qui ne peuvent manquer d'interférer sur mes observations aussi rigoureuses soient-elles.

Mon père ne semble pas vouloir s'arrêter de rouler. Les portes défilent sur sa droite, les panneaux lumineux au-dessus de sa tête, inlassables annonceurs de fluidité périphérique.

Le ronronnement du moteur fait trembler la peau, frottée de haut en bas et de gauche à droite contre la chair du dos, chair elle-même frottée contre les os et le reste. De la friction naît une sorte de chaleur, indétectable de manière consciente mais néanmoins porteuse de puissantes sensations sous-jacentes. Un bonheur mécaniquement provoqué, sans même la honte qui va en générale avec l'accession aux jouissances artificiellement obtenues.

Il doit y avoir un soupçon de vengeance dans ce geste de rouler sans but apparent, un concept belliqueux dissimulé sous l'apparente bienveillance de l'acte. Se procurer ce bien-être. Rester blotti contre le frottement subtil des vibrations motorisées. Garder le plaisir quand on se doit d'y renoncer. Début d'explication au geste. Entrebâillement sur la motivation éblouissante d'une action. On répétera bêtement qu'il n'y a pas d'effet sans cause. Toutes ces lignes entassées pour ne finalement qu'appuyer cette logique déduction de l'esprit humain. Gratuité n'étant plus qu'un mot auquel plus rien n'est associé, ne l'a jamais été, seulement image d'une idée aussi précise que Dieu, l'infini ou la liberté. On dira à ce moment précis que mon père est libre ou que mon père a vu Dieu ou encore que mon père a appréhendé l'infini, mais on ne saura pas dire que tout ça n'a pas de sens et encore moins que mon père se plaît dans cette absence. Car qui d'autre que Dieu trouve quelque jouissance dans les strates du hasard ? Même le plus fou des fous, déphasé au point le plus critique, révélera quelques codes, montrera quelques lois, et pointera finalement son nez à l'orée du Grand Rangement, autodestruction d'un chaos et de la dernière gratuité qu'on croyait indiscutable. Le fou n'est pas fou. Le vide n'est pas vide. Mon père tourne en rond. Je cherche à le comprendre. Laquelle de ces deux actions est la plus vide de sens ?

*

**

Je joue aux échecs sur la terrasse ensoleillée de l'hôtel. Fous, pions, cavaliers médiévaux chevauchant mon ennui, malheureux canassons de pierre mécaniquement taillée s'efforçant de protéger des tours gothiques et des têtes couronnées qu'aucun magazine people n'honore de ses cantiques de papier glacé. Déplacements verticaux, déplacements plus originaux, déplacements d'une case pour un roi sénile, d'autant qu'elle veut pour une reine à l'appétit de princesse. Somnolence, les pièces s'agitent toutes seules, exécutent un ballet néoclassique ringard et tournoyant à la limite des bourrées d'antan, folklore de cul-terreux entré dans la cour enfarinée des rois.

Autour de moi, un petit désert. Les rayons chauds ont brûlé la végétation alentour. Vision de désolation, canicule à échelle réduite. La danse des puissants sur leurs cases bicolores ne s'en trouve pas troublée le moins du monde. J'imagine un Saël dans les bacs à fleurs, un fiévreux Sahara dans les allées desséchées, un Tiers-Monde tout entier d'insectes obèses, privés d'eau depuis des lustres au profit des cuisines du grand hôtel et de la piscine bleue et blanche. Injustice microscopique. Inégalité sociale jusque dans le règne végétal. Tout ça, au fond, ne m'inspire rien. Ni tristesse, ni mépris, ni colère et je me dis que l'habitude est un savant guerrier, capable de s'installer et de combattre en profondeur dans les endroits les plus inaccessibles de notre conscience, dans la pauvreté extrême, dans l'horreur insoutenable, et qu'ainsi établie, elle nous fait accepter comme banale jusqu'à l'atrocité paroxystique d'un coup de machette dans le visage ou d'un clou planté dans une main. Autour de moi, des fleurs calcinées qui ne m'émeuvent plus et je pourrais tout aussi bien à la place y voir le sang de la Grèce, ses têtes coupées, ses membres arrachés et ses honteuses rivières coagulées et pâteuses grouillant péniblement vers le bas de la colline que l'habitude m'aurait fait contempler ce spectacle avec l'œil neuf de l'insouciance. L'habitude, le formol du vivant, m'aurait fait finir ma partie en essayant de distinguer, au-delà de ce tableau boucher, si l'ombre portée d'un crâne écarlate dessinerait toujours sur le sol le même bouquet de ténèbres, morceaux de chair collée signifiant des pétales, des boutons et des fleurs.

Mon adversaire se dandine sur sa chaise. C'est l'un des vieillards qui nous accompagnent, celui qui semble être le chef de file, amuseur à ses heures, décrété représentant de la troupe du fait de son érudition et de son aisance avec les mots sensiblement supérieures à celles de ses camarades grabataires. Il m'a dit qu'il a été professeur, du temps où il travaillait encore, ce qui a probablement influencé ma décision d'en accepter la compagnie, victime d'un respect forcé resurgi de ma traversée scolaire et dont il ne me reste plus, d'ailleurs, que ce genre de réminiscence hiérarchique, cicatrices comme des plaies ouvertes à toutes les maladies de l'âge adulte, cette partie d'échecs en constituant l'un des plus explicite fléau : je ne sais pas jouer aux échecs...

Je scrute l'étendue carrelée sur laquelle vont et viennent les résidents de l'hôtel, agitation matinale et néanmoins nerveuse très comparable aux mouvements de mes pièces sur le plateau de jeu, toutes fixant un but mais sans

aucune coordination entre elles, échecs au roi successifs se soldant à chaque fois par des fiascos retentissants plus prompts à énerver mon adversaire qu'à lui faire vraiment peur. Bonne stratégie, au fond que la mienne, de tenter de briser nerveusement l'ennemi plutôt que de le vaincre par des moyens traditionnels que je ne maîtrise pas du tout et dont l'apprentissage sur le tas me vaudrait des heures entières de balbutiements hésitants. Je mise en fait sur une victoire par défaut, le vieux, lassé de coups insensés, obligé d'abandonner la partie face à un déluge d'idiotie.

J'observe les visages, reluque malgré moi les fesses emmaillotées des jeunes filles tout en essayant de me cacher que cette observation minutieuse de la faune hôtelière n'a d'autre fin que la recherche acharnée d'une nymphe croisée dans les eaux de la piscine la veille, mesmérisme à retardement venant de m'exploser avec vigueur entre les oreilles.

Je ne me souviens pas l'avoir vue dans le bus avec nous sans que cela constitue la preuve formelle qu'elle n'y était pas, mon attention pour les autres membres du groupe n'étant pas, alors, particulièrement exacerbée. Il ne fait aucun doute qu'un visage aurait pu m'échapper, d'autant qu'en fait de visage, c'est bien plus un corps que je me retrouve à chercher aujourd'hui, ce corps lisse et gracieux qui plongea dans les mêmes eaux que le mien, sœur de minuit sous la clarté des astres.

Nous pouvons, ici, avancer une théorie nouvelle et discutable selon laquelle ma mémoire des personnes se limiterait plutôt à une mémoire des formes corporelles plutôt qu'à une réelle reconnaissance des traits du visage ou de la personnalité, méthode évidemment reconnue comme la meilleure par tout un chacun, un bras ou une cuisse, petits ou gros, restant malgré tout un bras et une cuisse. Mais en soutenant ce genre de principe, on se heurte bien sûr à la possibilité que cette faculté soit celle de tout le monde et que par la même, ce que je prenais pour une luxueuse différence s'avérerait au final, n'être que l'unique couleur d'un spectre qui m'échappe.

Passablement vexé par cette réflexion associée à un échec et mat indiscutable, je me lève en saluant le vieux professeur et retourne en ruminant vers la chambre familiale en espérant y trouver un ennui d'un autre goût, bien plus vivifiant celui-là.

*

**

Périphérique Nord. 6H10.

L'exécution de la rotation prolongée rend quelque peu saoul, vrillant le paysage en une déformation plastique qui n'a rien à voir avec la vitesse (stries supersoniques) mais qui s'apparenterait plutôt à une sorte d'économiseur d'écran généralisé à la totalité du panorama alentour. Nos cerveaux décident d'abandonner quelques données visuelles pour se concentrer avec d'autant plus de ferveur sur les informations impalpables qui affluent vers leurs centres de réception (boîtes postales de neurones / BP 42). Feraient-ils la différence entre les intérêts respectifs de chacune de ces valeurs ? Y aurait-il des lois qui régissent nos cervelles et les font bannir telle teinte violacée au profit d'une autre vaguement plus écarlate, inclinaison chromatique la rendant du coup plus cérébralement correcte ? Une justice sous nos crânes, floquée de jurés gris et de robes flasques, bataillons / intransigeants / décideurs de ce qui doit être vu / entendu / senti ? Face aux myriades de lampadaires, n'en retenir qu'un. En ajouter peut-être un autre, éteindre celui-là, et ça suffira. Après tout, ne sont-ils pas tous éteints, la luminosité se faisant plus entreprenante à chaque minute ? Bientôt le jour, suppose une instance neuronale supérieure. « Bientôt le jour et on aura d'autres chats à fouetter ». Plus de lampadaires allumés à mémoriser, mais infiniment plus de choses à voir aussi, et alors le probable sacrifice de milliards de messages éclatants balancés dans la Grande Corbeille Cachée des Sensations Perdues, dans celle de mon père par la même occasion. Salle des Archives pleine à craquer. Tas de poussière. Buée sur les vitres. Le responsable du remplacement d'image fouille un peu. « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui mettre à celui-là ? ». Pour moi il choisit un tableau impressionniste. Quoi pour mon père ? Peut-être rien. Ou juste du noir, ou du blanc, ou un fond uni qui ne dérangera personne. « Dis donc, c'est quoi, ce truc là-bas ? » Le directeur du Remplacement de Parole s'agite. « Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ? Regarde plutôt la route, la chaussée est glissante ! »

Porte de Pantin.

Les voitures papillonnent, dansent, de plus en plus. Appels de phare. Klaxon. Les connards passent. La voie de gauche devient l'espace de toutes les simagrées. On y oublie le ridicule. On y oublie aussi ses veilles. Pourtant il fait jour maintenant. Pourtant on voit tout, maintenant. Et bien sûr, tout le monde peut nous voir. Qu'est-ce que le responsable du Remplacement d'Image a choisi pour me remplacer aux yeux de ce connard-là ? Je suis un pédé, un abruti. Non, pas assez anodin. Je dois n'être qu'un obstacle. Mon père un autre. Autant de blocs de béton ne roulant pas assez vite sur une voie qui n'est pas la leur. Nationalisme de la route. Supériorité raciale de la voie de gauche sur les autres. La voie des purs. La voie des forts. On n'y reste que si on la mérite.

Il n'y pense même pas, et Monet reste collé sur le rétroviseur. Monet qui ferait du cinéma. De la télé plutôt. Neige.

Aujourd'hui, c'est lundi. Mon père ne va plus travailler. Les ambitions ont ça d'impressionnant, cette faculté de régénération alors qu'on les croyait mortes. On prend généralement ce regain de vitalité pour de la folie, ou plus souvent encore pour de la connerie pure et simple. Ce n'est pas tout à fait pareil, lundi ou pas, et l'explication de ce phénomène réside probablement dans le fait que les ambitions des uns ressemblent comme deux gouttes d'eau à l'enfer des autres. Une élévation devient chute vertigineuse aux yeux de celui qui vit la tête en bas. Devra-t-on, à l'avenir, concevoir des lois personnalisées, des religions aussi, un gardien de la paix différent derrière chaque être humain ? Rejeter la globalisation du bonheur, la globalisation de la survivance et celle de la morale ? Pourrait-on rester longtemps à croire que la liberté peut être définie de la même manière pour chacun d'entre nous ? Laissons ces banalités à d'autres. Les réflexions de ce type auront de toute manière bien le temps d'arriver jusqu'à l'Assemblée Nationale. Et ce sera alors le problème de tout le monde, chacun allant de sa propre interprétation. Pour l'instant, contentons-nous de laisser filer ces pensées. On ne parle pas de bonheur. On parle de mon père. Et on parle peinture.

*

**

La nuit est tombée sur la terrasse de l'hôtel.

Les cigales s'étaient misent à jouer molto vivace leur complainte grésillante un peu avant mais un Walkman branché à fond sur les braillements de punks grecs (greek punks) m'avait sauvé du désespoir intrinsèque contenu dans cette forme de gospel à six pattes (six-legs-gospel-singers). Pas de coton à ramasser pour ces insignifiantes créatures. Pas de coups de fouet de tortionnaires blancs, mais des champs à frayer, inlassablement, en quête de nourriture, de camarades de route ou de compagnes prêtes à l'accouplement. L'abrutissement du travail effacé pour laisser place à la pureté du concept. Plus d'intermédiaire entre la faim et le dîner. Plus que la chasse. Et se jeter sur une bestiole plus petite, et la bouffer, et sentir son ventre gonfler, ses membres se régénérer, et pouvoir marcher un peu plus loin, en bouffer une autre et pendant tout ce petit manège, chanter, faire grincer ses pattes, faire tourner ses yeux, et ne rien voir. Et une vieille dame regarde l'horizon par sa fenêtre ouverte. Et je suis sûr qu'elle ne regarde pas, mais qu'elle écoute. Ca lui rappelle le Sud. Lequel ? Le Sud, juste le Sud avec la majuscule qui réchauffe et fait entendre grillons et cigales, Mickeyes et Donalds à l'étroit, bouillonnant dans leur costume et chantant pour leur pitance dans un Disneyland sec, surpeuplé de visiteurs lécheurs de glaces ou de culs ou d'autres choses encore plus sales, yeux en rotation qui ne voient rien.

Le marbre à l'extérieur est encore chaud quand je marche vers la piscine, mon peignoir de bain sous le bras. Je traverse une haie de thuyas sans entendre un bruit.

J'apparais comme un félin, sortant des branches de l'autre côté.

Le bassin m'attend, vierge, surface de plastique transparent tendu entre chaque bord, pour moi comme le ruban d'une arrivée qui n'attend que d'être déchiré pour désigner le vainqueur.

Je repense à ces courses que je gagnais petit. On avait dit que j'avais un cœur qui battait plus lentement que la normale. J'en avais déduit que je vivrai plus longtemps. On croit des choses. Certains les croient encore. Dans l'avion qui nous a porté jusqu'ici, on pouvait lire dans les yeux des passagers au moment inévitable des turbulences (attachez vos ceintures, regagnez vos places) les tenaces certitudes que nos vies sont bien plus fragiles qu'une fréquence cardiaque peut le laisser supposer.

Les illusions se perdent aux instants cruciaux. Les paysages s'éclaircissent au-dessus des nuages. Nouveaux panoramas, sols et cieux encore dans leur emballage d'origine, sensation morbide de n'être plus dupe de rien, de passer son existence à flotter entre un mirage et un autre, tous deux aussi laids, tout deux aussi inconnus, mais dont le galbe lisse laisse présager du meilleur.

Je lâche ma serviette sur un transat en plastique et m'accroupis près de l'eau.

Si ma tête ne tournait pas autant, il va sans dire que l'effet serait moins curieux.

Deux doigts dans le liquide, le reste de mon corps ailleurs, bourdonnement, obscurité, je deviens fluide pour quelques instants, illusion supplémentaire, mort apparente, mort supposée, ignorance.

A l'autre bout de la piscine, chevelue et ruisselante, une forme floue émerge de l'eau calme, mirage humanoïde.

Elle est encore là.

Y sera-t-elle toujours ?

Hallucination. Déjà vu. Dormons-nous tous au sein d'une grande carriole en bois pourri tournant sur elle-même aux premières heures du jour ?

Paysages. Visages. Sécurité de la trajectoire. Du procédé. Qui veut ma place à côté du côcher ?

Gouttelettes sur son front. Mains de déesse grecque à la lisière de l'eau. En pensée je m'agenouille.

Prostration. Je suis battu.

Je plonge.

*

**

Porte des Lilas.

Flashes. Eclairs artificiels. Tonitruant tonnerre qu'on attend éternellement.

Nous serons deux sur cette photo.

Lui et moi.

Elle et moi.

Deux tout de même. Toujours deux.

Jamais plus, jamais moins.

On ne tombe pas tout seul.

Ou alors on ne tombe aux yeux de personne.

Et la chute n'a plus d'importance.

Et ce n'est plus une chute.

Et ce n'est rien d'autre qu'une balade merdeuse entre le haut et le bas, tout aussi banale qu'elle l'aurait été entre l'avant et l'arrière, la gauche et la droite.

Sans personne pour nous voir faire les choses, les trajectoires deviennent des données superflues, et seul compte le mouvement qu'on donne à son corps.

Mouvement de vie. Mouvement de destruction. Qu'est-ce que tout ça peut bien pouvoir foutre ?

Nous serons deux.

Nous serons deux et tout retrouvera un sens sans même que je m'en aperçoive.

Nous serons deux, et nous danserons. Oh putain, oui ! Nous danserons toute la nuit sous les flashes silencieux des radars excités.

*

**

Il fait sombre. Noir par endroits.

Le son oppressant des insectes rieurs.

Insecte. Rire. Pas de rapport que l'on puisse cerner immédiatement entre ces deux termes, et pourtant, il m'apparaît comme évident, dans cette campagne déserte, que tout insecte, qu'il soit grillon, sauterelle, cafard ou tout autre saloperie lisse à apparence gluante représente sans se forcer la grimace piteuse de la mort précoce qui nous guète, des morts passés sous nos pieds et celle des morts à venir dans la chaleur de ce voyage.

Et alors la chaleur.

Insectes, rire, sauterelles et canicule essoufflée comme un simple coton autour de la plaie. Le décor enivrant, et rien d'autre. Rien qu'en tout cas, je puisse comprendre sans trop de peine. Que déjà je l'eu su, je l'ai oublié.

Le carrelage tiède sous mes pieds me ferait passer à côté de toute chose, même d'une sauvage Armagedon se jouant là, dans la cour, avec cauchemars et trompettes, avec furies et drapeaux. Mais bien entendu, pas de Jugement Dernier pour l'instant. Rien de tout ça sur le dépliant du voyage. Subsistance tranquille, voilà juste ce qu'on nous promet. Incessants badaux baladés au gré des voies antiques comme tant d'autres avant nous et bien plus après. Tourner autour de ce qu'il n'y a pas à voir. Cela semble être le sens de l'excursion. Ça me convient. Ce pourrait même être un intéressant compromis entre l'envie de faire quelque chose de sa peau et celle de la jeter toute entière dans les flammes du premier feu de la Saint Jean venu. On dit bien que les voyages forment la jeunesse. C'est peut-être pour ça. Parce que les agences de voyage s'acharnent à nous offrir des schémas efficaces pour gérer nos vies après les avoir quittés. Si on se contentait, à notre retour, de ne faire que tourner autour de ce qui n'a pas d'importance, peut-être qu'à la fin, surgirait du sordide de nos existences une certaine forme d'intérêt. Et chacun de nos pas aurait sa justification, son utilité peut-être, par le seul fait de n'être pas dirigé vers des choses sans importance.

Je traverse une haie de thuyas.

Les branches frottent ma peau. Je pense à du plastique.

Tout est plastique.

La surface veloutée de l'eau, comme ces océans de théâtre. Les branches de ces arbres qu'on aura voulu faire passer pour des sapins. Epines dans l'imagination. Les corps des filles qui s'agitent derrière la baie vitrée, gonflées, peaux tendues, baudruches dont la forme initiale était mieux conçue que d'autres. Il ne restait qu'à souffler pour remplir d'air les dernières poches de latex et en faire des égéries dont on me sommait de tomber amoureux, ou du moins de les désirer, ce que je faisais sans scrupule. Qui osera dire qu'il n'est pas sensible à une peau bien tendue, sans poche tombante sur les hanches, sous les bras, ou partout ailleurs où l'air n'aura pas pu aller se loger ? Manque de souffle. Asthme. Mucoviscidose. Nature malade. Gènes. Et la tête surgit.

Evidemment que je l'attendais.

On attend toujours qu'une peau bien tendue se mette en travers de sa route. Je ne fais pas exception à la règle. Il

n'y a pas de raison. Je suis un type normal.

Liquide. Solide. Ether.

Acier. Apparence que prennent parfois les ruisseaux. Trop de fer au centimètre cube.

Femme. Bruit sourd si on avait la folie de frapper dessus.

Plastique. Baudruche à nouveau.

Mais baudruche qui plonge, qui ne flotte pas comme les canards jaunes de notre enfance.

Massive vision qui traverse le bassin d'un bout à l'autre. On entendrai presque les violons de Bernard Hermann qui annoncent l'arrivée de l'héroïne fatale. Et tremblements enfin. Est-ce la terre ou bien moi ?

Lueurs sans logique. Clapotis. Deux yeux me fixent.

Je plonge.

*

**

Les petits filaments incrustés dans le pare-brise arrière ont dégagé la vue.

On voit maintenant l'horizon courbe et morcelé derrière nous.

Les lueurs de la ville se sont éteintes, ou alors elles ont été absorbées par la clarté du jour, ou bien encore on ne les voit plus, reléguées au second plan car appartenant à une imagerie qu'on refuse d'associer aux heures claires.

switch / standard / clac / bascule / calcul

En voyant les yeux pétillants de mon père, balayant frénétiquement l'espace autour de lui, tête fixe, quart de sourire au coin des lèvres, je repense aux formes de Justice qui nous échappent, aux nombreuses lois gravées sous nos peaux et qu'il serait indécent d'appeler sentiments ou passions. Les justices de l'œil. Les justices du cul. Entre autres.

Je suis serein, finalement.

Quelques voitures nous doublent encore quand nous arrivons à ... Quelle importance où nous sommes désormais ? Nous n'avons plus besoin d'être situés pour être identifiés. Quelques fois, seule la fonction ou le mouvement suffisent à qualifier un sujet.

Des sujets. Sujets du Roi. Sujets d'analyses. Sujets à maints troubles. Remous flasques derrière les vitrines, enchemisés au volant de voitures qui nous doublent. Voitures qui portent elles-aussi des chemises, ridicules, qui conduisent ou sont conduites, dont personne ne sait plus qui a vraiment le contrôle, et si, par hasard, ce ne serait pas une seule et même carcasse/bolide lancée dans la ville ou autour, ou ailleurs, où que ce soit, sans destination, squelette de tôle et de peur, serpent luisant, ceintures honteuses de nos métropoles rachitiques, qui tournent et roulent, et vivent leur insouciant existence sans jamais s'arrêter, quand personne ne sait non plus si elles sont hommes ou objets de culte, ou artefacts nouveaux que vénèrent jusqu'à la mort, fanatiques dévots prêts à en crever, prêts à en crever oui ! pour la seule jouissance d'avoir servi de chair à un monstre figé s'ils n'avaient été là, à un monstre immobile s'ils n'avaient décidé d'être déchiquetés pour lui, extase piteuse et inutile et finalement quoi de plus ? Tourner autour de nous-même ?

Je pense que mon père aura dû décider de respecter des lois qui nous échappent, et vu comme ça, la situation ne me tourmente donc pas.

La ville se change peu à peu en anneau (ring ?), alliance dont je ne sais pas encore qui elle unit, pour le meilleur et pour le pire, et à qui elle fera sous peu signer la Feuille et entrer par la même dans l'Histoire administrative dont seuls les êtres qui s'aiment sont les acteurs, les héros, les martyrs ou les démons.

Tourner indéfiniment autour de Paris, par contre, n'est encore inscrit dans aucun code, mais après une courte réflexion, je me dis « Pourquoi pas ? ». Dans le Code de la Santé Publique par exemple, qui ne devrait servir qu'à ça, de la même manière que furent régis autrefois pèlerinages et pénitences, rituels et cérémoniaux qui faisaient tenir debout les gens de l'époque.

Il est faux de penser qu'à chaque problème il n'existe pas sa solution. Et il est stupide de s'imaginer qu'il n'existe ou n'exista pas de livre dans lequel furent inscrites toutes les réponses à ces questions qui nous dévorent l'existence. Ce serait le seul livre qu'il serait absolument indispensable d'écrire. Les autres n'ont, à y réfléchir, que des places de figurants. Plus ou moins. Peu importe. Des mots, des mots en plus. Comme s'il n'y en avait pas assez... Des mots pour combler les vides. Des vides pour combler d'autres vides, et on imagine que les manques en question seront plus denses ainsi remplis de ces multiples néants. C'est peut-être le cas. Mais dense à quel point ? Et pour combien de temps ? Car les mots, au fond, ne valent rien, mais rien, comparés à la puissance d'un rituel.

Et ma cervelle classique appliquant à la lettre l'axiome selon lequel toute réflexion globale entraîne inévitablement une diminution d'échelle de l'infini directement à notre propre personne, j'en viens bien sûr à me demander de quel rituel je peux bien être l'esclave ? De quelle obscure procession je peux être le sinistre acteur ? Prostré. Paisible. Remuant parfois les mains à la manière du névrotique de série télé, enchaîné à quelques autres manies pour parfaire le tableau. De quel mystérieux « Tout » ces quelques gestes sont les parties visibles ?

C'est ce genre de vérité qui devrait être inscrite dans le Code dont nous parlons et dont la distribution libre ne serait pas seulement conseillée, mais vitale à la race qui nous a engendré.

Porte d'Italie : 16 min

Les feux rouges à l'arrière des voitures composent sous les yeux de mon père une ligne qui se complète avec des petit claquements qu'on imagine en souriant à chaque phare qui s'allume.

Le serpent ralentit sa course rampante.

Mon père s'assombrit.

Le Ciel.

*

**

Les nuits grecques n'ont rien de vraiment différent des autres nuits d'été. C'est mon avis du moins. La musique change peut-être. Mais ça n'a rien à voir avec le pays.

Je retire mon Walkman. La plainte anarchiste d'une demi-douzaine de libertaires héritiers de Platon (mais qui feraient mieux de relire « La République ») meurt dans les circonvolutions de ma couverture de lit.

Les insectes prennent la relève.

Il y a un pactole à parier qu'ils n'ont pas lu non plus « La République », ni rien du tout d'ailleurs, tout au plus quelques minuscules ouvrages pour bestioles écrits en tout petits dans leur entrailles poisseuses et qui ont dû leur apprendre à un moment donné comment chanter, déambuler et séduire des femelles entre deux boîtes de conserve rouillées. Tout petits esclaves, insignifiants élèves, tristes inconscients, aux yeux tournoyants.

Je sors sur la terrasse.

Même au cœur des vacances, même au cœur d'un pays inconnu, là où s'effacent facilement tabous et interdits, tout le monde semble couché à 20 heures. Comme s'ils attendaient de regarder le journal télé avant d'aller tranquillement au pieu attendre à nouveau, mais que le jour se lève cette fois. Beaucoup ont dû être bien déçus de ne pas retrouver le visage familier du présentateur français habituel, compagnon de calvaire toujours au rendez-vous, alignant cauchemars et indications morales à l'heure du dîner, livre ouvert finalement, peut-être même celui que nous cherchons, cerné dans sa fenêtre de préjugés, bombardé dans un tube comme une rafale de missiles douteux, éclatant à la face du peuple en bonne et due forme pendant que nous restons figés devant l'explosion, microscopiques Hiroshima par millions, dont les champignons multicolores nous apprennent quoi dire, à qui, comment et surtout pourquoi, afin que nous ne soyons jamais perdus, où que nous marchions, que jamais ne tremble en nous la fibre de l'Inconnu, que toujours, même au fond d'une Grèce abandonnée, on sache comment se tenir et surtout parler, parler à nos congénères, que jamais le Silence ne s'installe, surtout jamais, qu'on puisse indéfiniment se fondre dans le ronronnement paisible d'un dialogue de sourds coutumier, et demeurer en Grèce comme on siège chez le coiffeur, avec rien de plus à annoncer à la face du monde, que la Une du quotidien régional, être ailleurs, et finalement toujours, rester chez soi.

Je passe devant la chambre de cette vieille, celle-là même qui disait plus tôt que ce voyage était fatigant.

Rester assis. Se dégourdir les jambes. Fixer le paysage au travers de rétines usées. Ecouter le Sud. Se rasseoir. Se dégourdir les jambes à nouveau.

Tout semble fatigant pour un vieux. Alors que la plupart n'ont rien fait de spécial avant d'être vieux qui pourrait justifier cette fatigue. Qu'ils aient combattu sur le front de deux guerres. Qu'ils aient fait quelques tours du monde. Qu'ils aient donné la vie à deux ou trois enfants et ce sera le grand maximum ! Et pourtant les voilà abattus, alors que se profile à l'horizon ce qui paraît être la plus belle époque qu'ils auront jamais à vivre. Les vieux, plus que quiconque, restent chez eux à attendre. Les vieux vont en Grèce et cherchent leurs pantoufles dans le placard des chambres d'hôtel.

J'en développe une moue désabusée.

- C'est beau quand même...

- Oui, c'est beau.

Je me demande bien ce que ma mère voulait dire par là.

Est-ce que ça avait rapport avec le paysage, avec la floppée de touristes en short que nous étions et qui traversait ces étendues désertiques, enfermée dans un caisson de métal climatisé ou bien était-ce une réflexion d'ordre plus global, sur la marche de l'univers en général, sur ce à quoi elle venait brusquement de comprendre qu'elle était liée de manière viscérale ?

J'ai bien entendu renoncer à lui demander, les questions étant, dans la majeure partie des cas, bien plus intéressantes que les réponses.

Marbre / Piscine / Peignoir / Thuyas / J'apparais.

Pourquoi je suis là ?

Ce n'est pas que j'aime particulièrement me baigner.

En fait, je crois même que j'ai horreur de ça.

Mais quelque chose m'a sûrement poussé, de la même manière que n'importe qui, à me rapprocher de l'étendue liquide et plane, pour y accomplir un rituel nécessaire quand on est en vacances dans un pays chaud, comme on prie à Lourdes, comme boit de la vodka en Russie. Quel intérêt d'être ici si c'est pour rester sec ? Pour se faire décrépiter par un soleil de plomb, Paris aurait bien suffi...

Je me penche sur la surface de l'eau.

Quelques insectes, mouches, moucheron, moustiques et guêpes, sont piégés par la flotte.

Je les sens toujours en vie. Leur yeux me le confirment.

Ils n'ont pas l'air de comprendre ce qui leur arrive.

Je les observe un instant.

Toutes les réflexions que leur position m'inspirent seraient trop longues à décrire ici, et leur explication passablement inutile d'ailleurs. Tout le monde aura compris...

Je lâche ma serviette sur un transat en plastique.

Dans mon dos, un bruit de vaguelette.

Je pivote lentement.

Je crois pendant ma rotation à un animal semi-sauvage attiré par le point d'eau, mulot, rat, chose poilue dans le même style.

Une figure de proue antique se tient à l'autre bout de la piscine, flottant paisiblement, haletant avec une grâce qu'on croirait dérobée au formes de pierre visitées pendant la journée.

De la pierre qui pourrait flotter. Aussi lisse. Aussi élancée. Sans les yeux hideux dont ces statues millénaires sont souvent affublées.

Tous les insectes du monde se sont tus.

Tous les insectes du monde regardent dans la même direction que moi.

Eux aussi pensent bien que cette image, ils l'ont déjà vu quelque part.

Dormait-elle en nous depuis quelques siècles, attendant un obscur alignement planétaire pour surgir de la surface homogène d'un bac à flotte grec ?

La silhouette replonge, prend une impulsion choquante et sous-marine sur le bord du bassin et file comme une étoile entre deux eaux.

Les insectes s'entre-dévorent.

J'essaie de les rassurer.

Elle remontera.

Elle sera toujours là.

Toutes petites giclées de sang. Paysage écarlate.

Les montagnes autour de moi qui deviennent ruisselantes des entrailles de ces tristes créatures.

L'ombre progresse sous l'eau.

Plongée. Panoramique. Je la suis du regard, fais quelques pas.

Les oiseaux aussi se mettent à guerroyer. La lune se cache. Les trompettes et les timbales par dessus les craquements des carapaces miniatures qui éclatent de honte.

La fille accomplit la fin de sa courbe.

Sa trajectoire la mène le long de l'autre bord.

Ether / Gouttelettes / Front

Le Jugement dernier est sur nous quand elle expulse ce qui lui restait d'air.

Gouttelettes à nouveau.

Je voudrais être condamné tout de suite.

Je me laisse faire.

Je plonge.

*

**

Flaques. Bouts de ferraille gisant sur les bas-côtés.

Le jour nous apporte plusieurs indices sur la situation dans laquelle notre civilisation se trouve. Pas si mal en fait. Rome est assez loin. A6, je crois. Puis les Alpes. Gaz d'échappement. Pourquoi voir Rome quand on peut tourner en rond ? N'y aura-t-il pas les mêmes affiches déchirées là-bas. Filles en maillots de bains. Numéros de téléphone. Très cher la minute. Il faudrait aller loin pour ne plus les voir. Beaucoup plus loin que quelques tours de périphérique. Afrique noire. Comme Rimbaud. Comme d'autres. Beaucoup trop. Trop loin. Trop d'autres. Tourner. Pssssshit !

Les Nymphéas, oui. Sur la couverture de son agenda à elle.

Tourner... Autour des Nymphéas. En déceler les différences. Ca nous prendra bien une vie.

Galerie. On y rencontrera des gens. Elle ?

Nous nous sommes croisés bien-sûr... Mais quand ?

Mon père ne se souvient que des Nymphéas. C'est d'ailleurs peut-être pour cela qu'il tourne.

Une roue de voiture bien aussi stupide qu'un nénuphar. Quoi de plus ?

J'avais cru au départ qu'il la rejoindrait.

Envie subite. Affiches sur les murs. Pages découpées dans « Elle ».

On en apprend beaucoup sur la civilisation dans une roue de voiture. C'est du moins ce qu'il a l'air de croire.

Espace. Volume. Omégas.

Danse entre le + et le -, entre ce qu'on est et ce qu'on semble être.

Appels de phares derrière mon père.

Cet homme, là. Comment pourrait-il se douter que nous en sommes à notre deuxième tour de Périphérique ? Et surtout, même s'il le savait, qu'est-ce que tout ça pourrait bien pouvoir lui foutre ? Pourrait-il prendre conscience à son tour du Big Crunch qui nous guète ? Je ne le pense pas, oh non ! Je ne le pense pas ! Sinon ce con arrêterait tout de suite ses appels de phares et ralentirait bien gentiment au lieu de foncer comme un taré et nous précipiter un peu plus vers l'implosion finale de la capitale ! Une grosse purée, puis une petite purée, puis un petit pois en purée, puis plus rien ! Et quand tout aura disparu, il ira où, ce demeuré ? Il les fera à qui ses putains d'appels de phares ? Et où est-ce que, nom de dieu, il pourra aller aussi vite et à cette heure quand il n'y aura plus rien, et que périphériques, petits pois, gros cons pressés, orbites et climatisation, que tout ça aura disparu dans un bon gros silence discret ?

Nulle part.

Ou peut-être au même endroit que maintenant.

Parce que nos destinations ont ça de fascinantes qu'elles n'engagent que nous.

Et finalement si personne n'allait nulle part, si chacun ne faisait que semblant d'y aller, alors qu'est-ce que ça changerait ? Il est toujours possible de mentir sur des sujets desquels personne n'a rien à foutre.

Et sans les Nymphéas... Monet n'aurait-il pas incrusté le rétroviseur de mon père pour autant ?

Sans les Nymphéas, il aurait peut-être bien fait du cinéma, ou de la télé. Mais qui ça intéresse ?

Quand je vous dis que tout le monde se fout de nos destinations !

*

**

Tout est calme.

Quelques créatures, cousines éloignées et chantantes des cafards, dessinent sur la scène des spirales de bourdonnements. Je les imagine coiffées de bonnets à grelots, se dandinant comme des clowns, grattant nerveusement leurs antennes gluantes tendues sur des brindilles de bois à la manière de violons. Les collines en sont pleines. Orchestre grotesque ponctuant ma marche vers le bassin nuptial.

Il me semble que je me déplace au ralenti, sur le marbre chaud de la terrasse. Une sensation qui n'est pas dérangeante, qui fait monter la tension artérielle assez pour que toute précipitation sexuelle soit bannie de mon corps. Un ralenti qui rend pur, apporte une méditation et une tempérance qu'on oublie souvent si proche de l'épilogue humide d'une rencontre.

De chaque côté de moi, deux rangées de thuyas se courbent sur mon passage, la serviette dans ma main comme un sceptre impérial.

Une étoile s'allume, une autre s'éteint, lance sur le sol un rayon bleuté à l'endroit où je vais poser mon pied.

Je me tiens fier et droit.

La nuit n'est plus grecque. Elle est mienne.

Je sais que ma compagne m'attend dans l'eau, pas encore matérialisée, mais qui le fera dès mon apparition.

Je traverse la haie.

Les branches me caressent les cheveux, me modèlent une coiffure d'empereur romain.

Je viens chercher mon dû. J'ai vaincu. Ne reste plus que les bonnes choses à accomplir.

La piscine est devant moi et je repense aux sources chaudes des villas de mon enfance, à celles où l'on jetait les courtisanes durant ma jeunesse impériale. Je n'avais alors plus qu'à choisir, mais pas cette fois. Cette fois je n'aurai pas le choix. De ce que je trouverai dans l'eau je serai l'esclave, car on est toujours l'esclave de ce qui ne nous attend pas, car on est toujours l'esclave de ce genre d'humidité.

On souffre à cette idée. Le savoir nous en fait mourir plus vite.

Clapotis / Mains / Tambours et trompettes. Mon cœur se serre.

Aucun œil ne se pose sur moi et ainsi je sais que c'est bien ma promesse qui vient de surgir des eaux. Elle s'est sculptée devant moi, à la manière d'un film de sable qu'on passe en sens inverse.

Je pleure de peur. L'empereur est en larmes et celles-ci rejoignent les sources chaudes d'autrefois sans que j'y puisse rien faire, que m'incliner.

Les vapeurs rampent sur les bords du bassin, tentacules, langues, filaments impalpables. J'ai déjà vécu ce

moment. Je l'ai déjà vécu tant de fois. Elle plonge.
En suivant sa silhouette déformée du regard, je sais qu'à la sortie, elle posera les yeux sur moi.
Je fais quelques pas, lâche ma serviette impériale sur un transat noir.
Les étoiles se regroupent en formations serrées, troupes célestes en attente de mes ordres.
Mais je pleure, oh ! je pleure tellement.
L'ombre traverse la piscine, maintenant ronde comme un œil.
Il n'y a plus de bords, que des volutes de vapeur d'eau, qu'un cercle imprécis dont personne ne pourrait jurer de la précision des contours.
Il m'arrive ce qui arrive à tout être fait d'un soupçon de destiné.
La mienne m'attend là, à l'issue de ce cérémonial sous-marin, nage, fumée, puis le regard, celui que je n'attends plus, celui-là même dont je pense déjà ne pas être digne. Cela doit faire partie du processus. Une déesse sous les eaux. Une chance improbable qui pourtant tremble là, entre deux vaguelettes et un reflet d'étoile.
Je jette aux lions un punk grec (greek punk) qui passait par là. Je fous aux fers la vieille qui se plaint et lui offre comme compagnie le vieux professeur qui jouait aux échecs.
Ma mère gigote sur son trône d'argent.
- C'est beau, non ?
- Oui. C'est beau.
J'articule les derniers mots qui seront jamais destinés à quelqu'un d'autre qu'à cette forme parfaite qui s'élève lentement au centre de l'œil.
Les étoiles, sur mes ordres timides, balancent sur elle tous leurs feux.
Blanc. Jaune.
Un soleil me regarde.
Je me carbonise sur le champ.
Je plonge.

*

**

Je ne suis plus tout à fait certain que mon père soit à nouveau arrivé porte de Bagnolet.
Nous allons trop vite.
Le paysage réduit aux stries supersoniques dont je parlais plus haut.
Plus d'autres véhicules, je ne pense pas.
Serait-on plus proche du Big Crunch que prévu ?
Il faudrait, pour en être bien sûr, observer de près ce qui se passe dans les yeux de mon père, si luit encore ce sourire que je lui prêtais tout à l'heure, quand sa décision de ne plus s'arrêter fut prise.
Je regarde, mais je ne vois rien.
Pas plus que d'habitude.
Je ne comprends rien non plus, de tout ce qu'il pourrait y avoir à comprendre. J'ai peut-être tout inventé.
Et puis, quand j'y réfléchis bien, c'est vrai que mon père n'a jamais habité à Paris. A vrai dire, c'était plutôt moi qui y habitais. Et c'était moi aussi qui partais tôt le matin, qui m'élançais sur le Périphérique en songeant au fait que rien ne serait plus beau que de tourner indéfiniment autour de la capitale, et ne plus avoir aucune destination, que le Cercle. C'est étrange qu'il ait eu la même idée que moi. Et peut-être d'ailleurs qu'il ne l'a même pas eu, cette idée. Allez savoir ce qu'on trouve dans les yeux de ceux qui nous guident... De nouvelles questions le plus souvent.
On est toujours déçu quand on décide de chercher des réponses dans les vestiges.
Pourtant tout.
Pourtant tout réside dans les yeux de mon père qui fixe cette route tordue devant lui.
Tout est là, dans les gestes qu'il fait pour conserver la courbe, dans les gestes surtout que je m'imagine qu'il ferait.
Parce que mon père se fout bien de tourner autour de quoi que ce soit, et qu'il a bien raison.
Parce qu'aussi, mon père n'a pas pensé une seule seconde à ce foutu pont japonais dans son rétroviseur, ou sur l'agenda de la fille, de cette fille qu'il ne va de toute évidence pas rejoindre pour la simple raison que c'est moi qui voudrait la rejoindre, et que lui ne la connaît même pas, et que lui se fout bien d'ailleurs qu'elle ait surgit de n'importe quelle flotte, qu'elle ait nagé dans n'importe quel bassin et qu'elle m'ait regardé d'un façon ou d'une autre.
Lui est ailleurs. Lui n'a plus rien à voir avec moi.
Et je peux alors me souvenir de cet agenda.
C'était le lendemain peut-être, s'il y a jamais eu un lendemain.
Un lendemain où il y avait collé, sur la couverture de son agenda, un morceau de papier découpé dans « Elle »,

un morceau jauni sur lequel dormaient des nymphéas et un pont.

Elle ne semblait pas savoir de quoi il s'agissait.

Elle trouvait juste ça beau.

A quoi bon lui expliquer ? C'était bien le genre de destination dont la plupart des gens se moquent.

Et Monet aurait fait de la télé, c'eut été pareil. Et Freddie Mercury de la calligraphie, et tous les punks grecs (greek punks) de la peinture sur soie...

Alors nous avons dû parler, d'autres choses, et puis nous avons dû nous livrer à des tas d'activités futiles, tellement d'ailleurs que je ne m'en souviens plus, aussi insignifiantes que tourner autour d'une ville, d'un pays, d'un corps, plonger dans une piscine ou rester assis sur un talus à regarder flamber les carcasses de tôle, et faire grésiller ses antennes de joie, et attendre la prochaine collision en bouffant au passage quelques insectes plus petits.

Nous nous sommes peut-être couchés dans son lit, à peine descendus du bus en flammes, du bus climatisé, ou ce que vous voudrez.

Nous avons sûrement fait l'amour, ou quelque chose s'en rapprochant, dans sa chambre, dans la Mer Egée, dans une piscine ou partout à la fois, et je n'ai probablement jamais cessé de fixer cet agenda et le paysage inutile qu'il présentait.

J'ai dû penser des tas de choses, réfléchir activement à la situation, aux étoiles qui soudain ne m'obéissaient plus, voir aussi quelques centimètres carré d'une peau que je n'aurais jamais dû voir, plonger dans des yeux qui n'avaient plus grand chose de la chaleur de la veille, et ne quitter du regard le bout de papier découpé dans « Elle », Monet et sa UHU, sa télé et son Japon.

Il a dû se passer bien des choses dont mon père n'avait aucune connaissance, bien des choses enfin qui n'avaient rien à voir avec un anneau de béton et la pensée saugrenue qu'on puisse en faire le tour. Et puis cette fille qui reprenait devant moi la forme de laquelle elle était née. Et puis il avait dû y avoir du sable, et puis de la purée, et puis une bouillie de purée, et puis plus rien, ou peut-être juste un râle grave et quelques gouttes de sueur, ou encore un regard, le mien ou celui de mon père, qui plongeait dans la rivière sous un pont japonais jauni par la fumée de cigarette. Un regard qui plongeait et qui cherchait quelque chose, au milieu de la tourmente, des cris et des ongles. Mon regard qui plongeait dans celui de mon père, et moi tout entier qui tombait dans l'eau fraîche, juste au milieu de la piscine ronde, au milieu des volutes et de l'œil aquatique, tout autour d'un beau cercle de marbre bien chaud, d'un beau cercle de marbre et de bouts de ferraille, de flaques d'huile, de poussière et de bâtiments gris, à l'endroit où toujours je voulais résider, dans les bras impossibles d'une statue de flotte. Et puis cette fille sur ma peau que je ne connaissais pas, et ses mains qui couraient sans que rien les arrêtent, et mon cerveau détruit par un pont japonais et un vestige antique étendu sur le flanc. Et mon père qui tournaient sur mes ordres timides, lentement sur le bord du bassin circulaire, et moi qui la serrait cette statue sous le pont, et moi qui espérait qu'elle dirait quelque chose, et mon père qui plongeait pour savoir lui aussi, et les ruines que ma mère trouvait plutôt jolies nous faisaient un décor de sublime fin du monde, juste avant que ne tourne un peu plus les voitures et provoque le Big Crunch tant attendu. Une grosse purée, puis une petite purée, puis un petit pois en purée, puis plus rien. Puis plus rien que nous deux, celle qui n'était déjà plus, mon père, quelques autres et une masse de questions, de ce genre de questions qu'on résout en tournant.

Je marche lentement sur le bord glissant.

La silhouette de la fille glisse sous les ondes.

Je ne sais combien de fois j'ai tourné autour de l'eau.

Je ne sais combien de fois elle a replongé.

Porte de Montreuil.

Porte d'Italie.

Freddie Mercury qui gueule par dessus, sorti tout droit de la fenêtre d'une vieille fatiguée.

Porte d'Orléans.

Pont de Sèvres.

Des éclats de voix, au loin, par delà les grillons.

Je regarde les voitures qui nous doublent.

La climatisation me prend à la gorge. Celle du bus. Celle de la chambre où je fixe un bout de papier découpé puis collé.

Porte d'Auteuil.

Porte Maillot.

Et je tourne encore, car tant que je ne plonge pas, les râles peuvent se taire pour quelques instants encore.

Porte de Clichy.

Porte de la Chapelle.

Le Grand Tour de Grèce s'achève. Nos regards se croisent.

Je remonte dans le bus. Un vieux professeur essaie de lire la couverture du livre que je tiens à la main.

Porte de la Villette.

Monet termine de peindre un autre pont japonais, met la dernière touche au dernier nymphéa en même temps que la première au premier qui le suit.

Porte de Pantin et je repense à cette esquisse sur la couverture de « La République » que je lis en ce moment. Je repense à cet homme, la tête prise dans ses mains pour le restant de l'éternité, pleurant et gueulant tout à l'intérieur de n'être jamais rien, qu'un plat mensonge insignifiant face à l'imposante splendeur des créations passées.

Je repense à cet homme, à cet artiste comme le dit le titre, figé à son tour dans la posture de celui qui a été, antique maintenant tout autant que le pied de pierre géant sur lequel il chiale, et je me dis qu'il y a là dessinée en quelques coups de crayon l'impensable réalité de chacune de nos existences, l'étouffante conclusion que j'essayais de trouver au fond des yeux de mon père, au cœur d'un anneau de béton, au milieu d'une piscine circulaire, plus épaisse à chaque microseconde qui passe, l'évidente constatation que nos vies sont des larmes qui naissent, coulent et puis sèchent sur les joues de l'artiste, désespérées devant la grandeur des ruines antiques.

Je plonge.

FIN